

L'art, ici, est majeur. Une technique élaborée mais non visible nous fait ressentir ce que nul autre écrivain n'a été capable : nous participons jusque dans les moindres détails à l'impression du narrateur, ce qui est toujours surprenant, quand celui-ci se nomme Audiberti, doué d'une sensibilité hors du commun. « Troublante, furtive, elle touche du doigt, l'assiette. L'assiette la brûle [...] Les routes bougent... les maisons tremblent un peu ».

Et pourtant Audiberti retient son imagination ou sa vue de la réalité « Mais si je m'embarque sur Kana, je n'en sortirai pas... Ni trame, ni chaîne, pour le coup, mais enfilage torve à cordonnet d'hasard ». Ces nouvelles appellent à lire les romans d'Audiberti.

La surprise vient souvent du titre, comme dans « Une bombe rue Visconti », ou « Le lierre d'or ». « M » assure une curiosité de la narration dont la diégèse se détend au profit d'une tension dramatique exceptionnelle.

Tout Audiberti prend son sens à la fin. En véritable maître du jeu, il nous conduit vers une conclusion surprenante à chaque fois mais à chaque fois inéluctable, comme un drame. Une tragédie classique chez les « zouizouis » des hôtels et des cours.

Sans pour autant que le misérabilisme ait pris une ride. L'époque est datée, certes, mais la misère morale et sociale est la même qu'aujourd'hui. « Dans la vie il y a des heures où l'on regrette de n'avoir pas un romancier sous la main ». Sur le ton de l'humour, Audiberti nous offre généreusement ce bonheur d'écriture qui seul peut transformer les heures du monde, et son ordre.

Jean-Jacques Didier. *Le Désir, douze chapiteaux*, préface d'André Beem, éd. Textes et prétextes, Wavre, Belgique, 2002.



Associer le désir et la religion est une thématique de longue date initiée par Georges Bataille. Mais ce point étant admis, il faut tout de suite s'en écarter car Jean-Jacques Didier n'écrit pas contre la religion, et son érotisme est loin d'être révolté. Ce qui l'intéresse, c'est l'émotion esthétique jointe à la pratique sexuelle, ou pour le moins le désir en tant que tel. Jean-Jacques Didier prend l'homme tel qu'il est avec ses attitudes non contradictoires mais simultanées que sont le désir et le mysticisme.

Son travail de douze nouvelles en rapport avec douze chapiteaux romans dûment identifiés met en scène le plus souvent un héros solitaire aux prises avec le paroxysme recherché, et souvent déçu, de l'émotion esthétique. Et n'y a-t-il pas meilleure communication, communion avec le sol qui soutient les églises, les colonnes qui les portent, que de se frotter à eux, de s'y fondre, de sentir dans son corps la matière de la pierre célébrée et de la terre consacrée?

« Oh! qu'il ne reste que ce geste de pèlerin et ce silence [...] qu'il ne reste en lui que cette marche qui prie ». Les églises visitées sont parfois difficiles d'accès; le randonneur se transforme alors en pèlerin et sa progression est déjà une prière. Même si l'auteur glisse ici ou là une pointe d'humour : « Nouveau saint François, il apprivoiserait le cactus ».

L'auteur remonte plus loin dans la Bible. La première nouvelle s'intitule « Trois pas d'un Adam ». Il est le premier homme face à la beauté du monde : « Il s'ouvrit béatement, sans autre réponse que son plein assentissement aux pins de Paléra ». Le désir passe la sexualité pour prendre le corps en entier (jusqu'à « la sensualité du pied ») au contact de la terre.

L'émotion esthétique fait partie du désir, et l'église est tout naturellement féminisée : « Ce qui le frappa, qui continue aujourd'hui à s'imposer à lui comme une parole impérative, c'est la longue coulée ininterrompue du berceau glissant du portail jusqu'au chœur : une seule parole, sans arc doubleau, sans scansion d'aucune sorte, rien. La robe sans couture ». Les termes techniques aident à apprécier l'édifice et la métaphore ajoute un élément essentiel à la description : le langage devient une forme du désir.

On appréciera le tact de l'auteur dans telle nouvelle brève « Un seul peu d'espérance », son humour dans « Les ongles » et « L'office » ou « Maraige d'enfer », son esprit caustique dans « Une occasion de partage », sa précision narrative lorsqu'il évoque le catharisme ou tout simplement un deuil dans un café populaire.

Toutes sont à découvrir qui révèlent un écrivain assuré, qui n'hésite pas à glisser cette confidence un peu curieuse : « J'ai honte de ma nationalité belge, surtout à Paris ». Un tel aveu au détour d'une phrase montre que le désir ne résiste pas à l'identité. « Quel sens donner à me sens? » S'interroge-t-il, mi-amusé mi-sérieux.

Et le postfacier de conclure : « chacun d'eux (ces textes) coiffe une colonne fermement posée sur le sol et contribue à l'envol sur laquelle il (l'auteur) nous apporte une perspective particulière ». La moindre de ses qualités réside en effet dans son originalité, et le lecteur n'en peut être que ravi.